

Le tueur en série est au roman américain, depuis le De Sang-froid de Truman Capote (1962), ce que l'Indien était à l'œuvre de Fenimore Cooper - un révélateur quasi chimique des mœurs nord-américaines. Toutes les ambitions nationales convergent vers ce point aveugle qui, par un surcroît d'énergie, parvient à s'extraire de la foule pour retourner contre elle son agressivité affirmatrice. Les pionniers défrichaient à coup de crosse un territoire « vierge » pour établir leur droit d'y vivre à leur guise : cet électron fou hérite encore d'eux.

Sans doute se souvient-on de la cavale qui mena en 1997 Andrew Cunanan, après avoir fait cinq victimes, dont deux de ses ex-amants, à révolvérer Gianni Versace sur le perron de sa villa de Miami : « digne » d'un couturier qui se voyait en prince décadent, le meurtre

était resté comme une anticipation médiatique de l'accident qui allait frapper lady Di, nombre d'amis communs ayant courus aux enterrements des deux victimes. Alors, la thèse la plus répandue voulait que Cunanan ait agi pour le compte des maffias de la drogue et par soif de célébrité : secrètement amoureux de Tom Cruise, il aurait même médité d'assassiner l'omniprésente Nicole Kidman ; au terme d'une longue enquête, Gary Indiana croit plutôt au dépit d'un homme qui, ayant beaucoup donné, flambé et fabulé, ne supporte pas de voir ses proches le laisser tomber. En authentique romancier, Indiana fait donc de Cunanan, non la victime de cette religion laïque pour qui seules les célébrités mènent une existence pleine et réelle, mais un fabulateur romanesque, dandy et flambeur. Plus qu'un gigolo entretenu par un vieil amateur d'opéra, ou un petit

trafiquant d'amphétamine prêt à prendre ses renseignements bancaires avant d'accepter une invitation à dîner, il le décrit comme une sorte d'intellectuel sans objet, aussi familier de Braudel que de Baudrillard, doté d'une mémoire et d'un goût remarquables. Cunanan s'affiche en agent du Mossad ou en héritier d'une grande famille philippine ? Indiana le compare à un acteur qui, las de figurer dans de petites séries télévisées, s'inventerait quotidiennement un rôle dans un long-métrage dont la vedette idéale serait le beau Jude Law, et Plein Soleil l'affiche rêvée. Pour un peu, c'est l'assassin qui passerait pour un modèle de civilisation dans cette Amérique inculte dont le matérialisme l'aurait acculé à s'attaquer à ce monument de vulgarité qu'était Versace – un imposteur d'une tout autre envergure, qui se disait l'héritier de Michel-Ange et des Médicis.

Plus qu'à ce plaidoyer impossible, la force du roman tient au rendu des amours de Cunanan pour un jeune marin revenant de la guerre du Golfe - un vrai Américain de légende, patriote et viril, crédule et bienveillant : on s'attache à ce soldat que le bagout de l'imposteur fascine - tout comme ce dernier est ému par son innocence, sa gentillesse et sa sincérité. Frappe aussi le portrait impitoyable des Etats-Unis comme vaste galerie marchande mais aussi, chose plus neuve, du monde gay comme sa réplique caricaturale, avec son euphorie de façade et ses déserts célibataires. Indiana ne fait pas que mêler délibérément fiction et réalité, enquête et suppositions, propos émis par l'assassin et entendus par lui - ou les autres Cunanan qui hantent la conscience de ce fabulateur, du baron Eskhenazi au richissime monsieur DeSilva : il épouse stylistiquement le caméléonisme d'un « héros »

toujours prêt à devenir celui qu'il n'est pas. Trois mois de fièvre ne cesse ainsi de se métamorphoser : tour à tour sobre et réaliste comme le roman fondateur de Capote, lyrique et enchanteur comme les récits autobiographiques d'Edmund White, froid et hypnotique comme un Bret Easton Ellis, hallucinogène comme les romans Gonzo de Hunter Thompson, il fait miroiter les facettes d'un tueur qui peine à trouver aux choses la réalité qui manque à son être. On s'habitue si bien à ses sautes d'humeur et à ses improvisations mythomaniaques qu'on se surprend à accompagner ses crimes, sinon à tenir le marteau tout poissant de sang, avant d'entendre les voix qui l'accablèrent au suicide, sur une péniche de Miami.

Trois mois de fièvre n'est pas le premier roman à rendre la montée de la folie dans le for intérieur d'un tueur.

Mais Gary Indiana, aussi connu comme un excellent critique littéraire, n'a pas son pareil pour faire entendre la tempête qui s'agite dans un crâne, ou rendre la dimension mimétique de l'identité. C'est en fin de compte la notion même d'individualité qui vacille, sous le rouleau compresseur de ce récit amphétaminé. Le mal de Cunanan – « un bar homo à lui tout seul », précise Indiana –, ressemble à un mal d'époque ; il nous éclaire sur la vague d'imposteurs et les pathologies de l'identité qui frappent nos pays depuis vingt ans ; il instruit en fascinant. Qu'attend re d'autre d'un roman ?

Claude

ARNAUD

Gary Indiana, Trois mois de fièvre, trad. par Philippe Aronson avec la collaboration d'Emmanuelle Cornet, Phébus, 260 p. 20€. (En librairie, le 2 septembre)